

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 76 (1949)
Heft: 11

Artikel: Chapitre V
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-227007>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les Vaudois à travers les âges

Les invasions des Barbares

par Pierre de Clarmont (sur Morges)

CHAPITRE V

Héla oui ! On se croyait déjà d'avoir du bon temps, un long moment d'heureux, après que les empereurs romains eurent transformé notre pays en une florissante colonie. Les gens, depuis Vitellius, Vespasien et Antonin-le-Pieux qui s'étaient mis de notre Eglise, pensaient que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. On faisait des monstres fêtes par Aventicum, où le cirque romain se remplissait tous les soirs à craquer : les plébéiens sur les hauts, les patriciens dans leurs loges, pour voir se ringuer les gladiateurs qu'on embauchait au Brassus et les vaches qu'on louait aux Valaisans. Le théâtre connaissait un succès tout pareil. On y jouait de bien belles pièces, des comédies de Plaute, et aussi quelques bedoumeries pour amuser le bon peuple qui n'a jamais été tant difficile par chez nous. D'ailleurs, on en avait fini depuis beau longtemps de persécuter les chrétiens et on avait plus de plaisir à voir des acteurs faire les pignoufles qu'à ces jeux sanguinaires qui vous faisaient passer les gremillettes par l'échine.

Le commerce ne languissait pas non plus, et la ville ne cessait de s'agrandir de nouvelles constructions : quand le bâtiment va, tout va !

Et dire qu'on n'avait aucune idée de ce qui nous pendait au nase ! Qu'on ne se rendait pas compte de ce qui bourmait dans les Allemagnes, pour ne parler que de ce côté de la frontière... On avait bien entendu parler, par des vieux vétérans légionnaires, de ce qu'ils appelaient le *furor teutonicus*, la rage teutonique. Il y en avait qui les avaient vus de près, ces Teutons, et qui en étaient revenus joliment estropiés.

On ne savait pas bien au juste dans quelle bourtia de politique les Romains s'étaient engagés. L'empire commençait à craquer aux jointures et principalement celui de l'Occident ; l'administration n'avait plus point de respect pour l'empereur, au temps d'Honorius ; il faut dire que toute une suite de ces grands hommes

avaient donné le spectacle de leurs débauches, écœurant les uns, faisant envie aux autres. Celui-là se donnait à la picho-



Un de ces sauvages Alémanes.

lette, celui-ci faisait la vie avec les guillemes, pendant que les préfets et les consuls ne pensaient qu'à arrondir leur sac. Même le généralissime ne voulait plus se laisser commander par l'empereur. Naturellement que les affaires de l'Etat étaient tristement négligées. Tout le monde s'en f... tait comme de Colin-Tampon.

Les Germains (Burgondes, Alémanes, Francs, Goths, etc.), sentant la faiblesse des milices romaines, qui comptaient d'ailleurs beaucoup de mercenaires barbares payés à beaux deniers et rien tant francs de collier, se massaient toujours plus nombreux à la frontière. Il y en avait une rapetassée derrière le Rhin...

Un beau jour, les Burgondes entrent sans crier gare et traversent tout le plateau suisse, contournant la gouille par Genève et vont s'installer en Savoie, où le généralissime Aetius leur donne des terres, ne pouvant songer à leur flanquer une tripa-touillée, comme ça lui démangeait. Ces Burgondes avaient passé par chez nous encore gentiment.

Mais quand arrive le tour des Alémanes, c'est une autre histoire ! Ces sauvages mettent tout à feu et à sang et ne laissent pas pierre sur pierre dans nos villes ; Aventicum est détruite. Furieux d'avoir été retenus si longtemps, ils déguillent les monuments et bâtiments, envoient dinguer les garnisons, pillent et incendient, scient les arbres et les cornes des vaches, lâchent les chevaux avec le feu au derrière, piétinent les œufs des poules, violentent les filles, embrochent les vieillards, emmènent les hommes valides en esclavage, à grands coups de trique. Bien sûr, tous ceux de nos gens qui pouvaient, s'ensauvaient par les montagnes et se cachaient dans les forêts, de sorte qu'il en réchappa bien du monde.

Au bout de quelques années, leur rage de détruire étant un peu tombée, les Alémanes, imitant les Burgondes, se mirent à écouter les moines évangélistes et à se

civiliser un tantinet. Mais le pays était changé du tout au tout et c'en était fini du bon temps helvète-romain.

Le plus embêtant pour les Vaudois aurait été d'apprendre obligatoirement l'allemand, eux qui avaient bien mis trois siècles pour transformer le latin en patois des Ormonts, de Treykovagnes ou des Monts-de-Pully, pour coterger en joratais ou en langue d'oc. Heureusement, les Alémanes qui se trouvaient trop disséminés, finirent par se regrouper dans la partie du pays qu'on appelle aujourd'hui la Suisse alémanique, parce qu'ils y ont implanté leur baragouin. Et qu'on peut encore de nos jours y entendre crousser les paroles comme si c'étaient des cailloux dans la concasseuse.

Les Burgondes, qui s'y entendaient mieux en musique, s'étaient mis au gallo-romain, tout proche de nos patois, et quand ils revinrent un peu en ça, s'établir par Genève, Gingins, Bursins, Coinsins, Begnins et tout le pied du Jura, on fut bien content de pouvoir s'entendre avec des étrangers qui ne causaient plus le Schtaurfifre.

Leur roi, un certain Gondebaud, incorpora pour un temps toute la Suisse romande à son royaume, qui avait Lyon pour capitale, et soumit tout son monde à la loi gombette, dont s'inspirent encore de nos jours beaucoup d'arrêts cantonaux sur la chasse, la pêche, le colportage, la vente des soldes, le coupage des vins, etc. Il paraît que cette loi était si bien faite que c'est depuis là que, dans ces lieux, règne à jamais l'amour des lois, comme dit notre beau chant cantonal.

Grâce à ce bon roi Gondebaud, ami de la justice, notre pays retrouva la paix et la tranquillité. Mais Gondebaud ne s'entendait pas avec ses voisins de l'ouest, les Francs, quand même il avait donné sa nièce Clotilde à Clovis, leur roi. La chicane s'envenima, on en vint aux coups, et Gondebaud se fit étriller d'importance dans

une rude bataille qui eut lieu en l'an 500. Après sa mort, en 516, son garçon Gonde-
mar reprit la lutte contre les fils à Clovis,
Childebert et Clotaire. Il reçut, lui aussi,
une trivaste à Autun, et ce fut la fin du
royaume burgonde, annexé par les Francs
en 534. Toute la Suisse y passa, parce que
même les féroces Alémanes n'étaient plus
assez d'attaque pour résister à la nouvelle
puissance militaire.

Chez nous, on était devenu prudent, et
on se garda bien de faire des embarras :
on aurait été bien avancés, avec personne
pour nous soutenir !

D'ailleurs, ces Francs étaient des chré-
tiens depuis que le Clovis s'était fait bap-
tiser. On pouvait s'entendre sur la ques-
tion des cultes ; en outre, ils parlaient une
espèce de vieux français qu'ils avaient
appris des Gallo-romains pendant leurs

conquêtes. Ça fait qu'on se laissa-re-assi-
miler tout doucement : on en avait pris
l'habitude...

Les Francs nous gouvernèrent pendant
plus de trois cents ans, d'abord les Méro-
vingiens, fils, petits-fils et arrière-petit-fils
de Clovis, puis les Carolingiens, qui com-
mencent par Charles-Martel et comptent
dans leur lignée Pépin-le-Bref (un petit
pépin qui fit de grandes choses) et l'em-
pereur Charlemagne, fondateur du Saint
Empire romain-germanique, un homme qui
avait de la poigne, de l'instruction et de
la religion. Il ne voulait que le bien de
ses sujets, et les Vaudois auraient été bien
fous de lui faire encouble. Il institua chez
nous les écoles populaires, les régents et
les pétabossons. On lui en est bien re-
connaissant...

Un simple

On l'appelle Titolle au village. A l'état civil, il a un autre nom que beaucoup ignorent, même le facteur les rares fois qu'il lui apporte une lettre. On aurait pu aussi bien l'appeler Bricole, car il ne fait pas autre chose. On l'emploie ici et là, dans les temps de presse, aux champs, dans les vignes. Les enfants disent volontiers qu'il est fou, les gens raisonnables l'appellent un simple. Ça ne le trouble nullement et son visage est sans cesse illuminé d'un rire qui lui fend la bouche jusqu'aux oreilles.

On le voit partout : aux soirées, aux bals, aux inaugurations, aux cortèges, aux enterrements. Quand un pauvre diable meurt et qu'il n'y a qu'un homme pour le conduire à sa dernière demeure, cet homme, c'est Titolle. Il est toujours au premier rang quand il y a quelque part quelque chose à voir, il est le premier à la gare quand une société revient d'un concours, le premier sur le lieu d'un sinistre.

Il n'a jamais pu apprendre à lire, mais, pour les idées lumineuses, qui ne viendraient à personne, il en remontre à tout le monde.

Ainsi, l'autre jour, ayant à balayer l'église en l'absence du marguillier, il a trouvé un excellent moyen de ne pas salir ses habits : il a mis la robe du pasteur, la dernière neuve, celle qui a été inaugurée à Pâques.

M. M.-E.

Vous verrez mieux, c'est certain, en consultant CLAUDE, l'opticien de la rue Neuve 8, LAUSANNE